

NOËL 2011 - Nouvel AN 2012

« O Tannenbaum, o Tannenbaum,
wie treu sind deine Blätter!
Du grünst nicht nur zur Sommerzeit,
Nein auch im Winter, wenn es schneit.»*

« Nicht nur zur Weihnachtszeit » ** (Pas seulement à Noël)

I

Dans notre famille sont apparues des déchéances qu'on garde en secret pendant longtemps car on n'est pas prêt à les regarder en face. Je n'ose même pas utiliser le terme de débâcle, mais des choses inquiétantes s'accumulaient au point de signifier qu'un danger nous guettait. Toute une parenté peut en être atteinte. Aujourd'hui nous devons regretter d'avoir sous-estimé la voix de notre cousin Franz, qui s' alarma très tôt sur les conséquences désastreuses qu'un événement paisible « en soi » pouvait avoir. L'évènement en soi était si insignifiant, mais la mesure de ses conséquences nous effraie à présent. Franz nous a avertis très tôt, mais sans succès. Il avait choisi un métier peu reluisant pour l'ensemble de notre famille élargie : il était devenu boxeur. Dès sa jeunesse, marquée par la mélancolie et une grande piété, il s'était aventuré sur des chemins qui causaient beaucoup de soucis à mon oncle Franz. Il rencontrait des compagnons peu recommandables dans des parcs à la périphérie des villes. C'est là qu'il s'entraînait selon les dures lois du combat de boxe, sans se préoccuper de l'abandon de l'héritage humaniste. Ces jeunes gens montrèrent très tôt les vices de leur génération. Les combats spirituels des siècles précédents ne les intéressaient guère, car ils étaient trop préoccupés par les propres questions de leur siècle. Il me semblait que la piété de Franz était en contradiction avec ces exercices alternés de brutalité, puis de passivité solitaire. Aujourd'hui encore je doute de son intuition.

Franz s'excluait parfois de certaines fêtes, car il les considérait comme artificielles et scandaleuses. Toujours est-il qu'il avait une réputation insuffisante pour trouver une oreille attentive dans la famille élargie.

A présent, les choses et la situation se sont cristallisées de telle manière que nous ne savions plus très bien quelle attitude nous devons adopter à son égard.

Franz était devenu un boxeur émérite ; il était conscient de la louange qu'exprimait à présent sa famille avec la même intensité que jadis la critique dont il faisait l'objet.

Mais son frère - mon cousin Jean – un homme pour lequel j'aurais mis ma main au feu, un brillant avocat, était le fils préféré de mon oncle. Jean donc, se serait approché du parti communiste, une rumeur, que je me refuse à croire. Ma cousine Lucie, une femme normale jusqu'à présent, est supposée s'être rendue avec son mari malheureux dans des lieux malfamés pour danser. Oncle Franz, homme au grand cœur, pense qu'il est déprimé, alors qu'il est considéré dans toute la famille comme un modèle de vitalité et comme un exemple de bourgeois chrétien, comme on nous a appris à le dénommer.

Les ordonnances s'accroissent, les psychiatres et les guérisseurs défilent. Singulièrement, ma tante Milla, destinataire de tous ces médicaments et recommandations se réjouit de retrouver une meilleure santé, sourit, est de bonne humeur comme elle l'est très

souvent. Sa fraîcheur et sa gaîté commencent peu à peu à nous irriter depuis le temps que nous étions préoccupés par son bien-être. Puis il y eut une crise dans sa vie que je m'apprête à vous relater.

II

Il est facile, après coup, de décrire un développement inquiétant, qui si je l'observe avec détachement m'apparaît comme exceptionnel, puisqu'il dura presque deux ans dans notre famille amie.

Nous aurions pu arriver plutôt à l'idée que quelque chose clochait. Toujours est-il qu'il se passait vraiment des choses qui m'horrifiaient. Depuis toujours ma tante Milla était connue dans toute la famille pour son attrait pour la décoration du sapin de Noël, une passion inoffensive, comme une faiblesse qui est très répandue dans notre patrie. Cette faiblesse devint risible, et l'opposition que Franz manifestait depuis sa prime jeunesse contre cet activisme était une indignation véhémement vis-à-vis d'un phénomène inquiétant. Franz refusait de participer à la décoration du sapin. Ma tante s'était habituée à ce que Franz se tienne à l'écart durant la période de l'Avent lors des préparatifs et ne vienne qu'au dernier moment pour le repas. Puis on n'en parlait plus.

Ici je dois vous avouer quelque chose qui me rendra impopulaire. Dans les années 1939 à 1945, nous étions en guerre. Et durant la guerre, on chante, on tire, on parle, on a faim et on meurt – des bombes sont jetées – et bien d'autres choses agressives sont faites dont je ne voudrais pas accabler mes contemporains. Simplement je voudrais dire que la guerre a eu une influence sur l'histoire que je veux raconter. Car ma tante Milla avait considéré la guerre comme une puissance inquiétante, dès Noël 1939, au moment de décorer le sapin de Noël. De toute façon, elle était particulièrement sensible à la féerie du sapin de Noël.

Ma tante Milla était très attirée par les nains en verre qui tenaient dans leur bras un marteau en liège et entre leurs jambes une enclume en forme de cloche. Et sous les semelles des nains étaient fixées des bougies, qui avec l'élévation de la température mettaient en route un mécanisme caché qui se transmettait aux bras des nains dans un mouvement trépidant et bruyant. Ils frappaient alors comme des fous avec leurs marteaux en liège sur les enclumes en forme de cloches et faisaient ainsi résonner une douzaine de tintements en un concert fin et délicat.

Et au sommet du sapin était accroché un ange en argent habillé de rouge, qui dans certaines conditions écartait ses lèvres et se mettait à chuchoter « Paix », « Paix ». Le mécanisme secret de cet ange a été bien gardé et ne me fut révélé que plus tard, bien que j'eus tout le loisir pour l'observer et l'admirer, semaine après semaine. Par ailleurs, le sapin de ma tante était couvert de chocolats, de biscuits, de cheveux d'ange, de figures en massépain et – ne les oublions pas – de clinquants. Et je sais ce que cette décoration très variée coûtait d'efforts et d'engagement de toute la famille, au point que la famille n'avait plus d'appétit le soir de Noël pour cause de nervosité, et que l'ambiance était horrible, sauf chez mon cousin Franz qui n'avait pas participé à ces préparatifs, lorsque le rôti et les asperges, puis la crème glacée étaient proposés à nos papilles. Lorsque nous arrivions en visite, le deuxième jour de Noël, et que nous osions nous intéresser au mécanisme de l'ange parleur qui se trouve sur certaines poupées, il se mit à dire « Maman » ou « Papa » et nous récoltions des rires ironiques. On imagine facilement qu'un arbre si sensible soit en danger alors que des bombes tombent si près. Des scènes terribles se produisaient quand les nains tombaient de l'arbre, ainsi que l'ange. Ma tante devenait inconsolable. Elle se dépensait sans compter pour reconstituer la décoration complète du sapin après une attaque aérienne, au moins durant la période de Noël. Au risque de déplaire, je dois avouer que les attaques aériennes sur notre ville furent nombreuses et je me garderai de parler de leur intensité. De toute façon le sapin de

Noël de ma tante devint une victime – parler des autres victimes m’est interdit par le « fil rouge » – de la conduite moderne de la guerre ; les balisticiens étrangers ignoraient provisoirement ses effets.

Nous avions pitié de notre tante, qui était une femme belle et charmante. Nous étions tristes de voir qu’après de durs combats, des disputes sans fin, après des larmes et des scènes, elle était prête à renoncer à son arbre pour toute la durée de la guerre.

Heureusement – ou dois-je dire malheureusement ? – c’est la seule blessure qu’elle endura à cause de la guerre. L’abri, que mon oncle avait construit, était hors d’atteinte des bombes, à l’exception de la voiture que mon oncle tenait prête pour emmener ma tante vers des contrées où les effets de la guerre seraient moindres. Tout était fait pour lui épargner la vue des destructions horribles. Mes deux cousins avaient eu la chance de ne pas devoir servir durant cette guerre dans sa forme la plus dure. Jean entra dans l’entreprise de mon oncle, qui joua un rôle important dans l’approvisionnement en légumes de notre ville. Par ailleurs il souffrait de la bile. Franz par contre, fut soldat, mais uniquement pour la surveillance de prisonniers, où il se fit mal voir par ses supérieurs militaires, dans la mesure où il considérait les Russes et les Polonais comme des êtres humains. Ma cousine Lucie n’était pas encore mariée à cette époque et elle travaillait dans l’entreprise. Un après-midi par semaine elle apportait son aide bénévole dans le service auxiliaire de la guerre dans l’atelier de broderie des croix gammées. Mais je ne voudrais pas ici raconter les péchés politiques de ma famille.

Toujours est-il que l’argent et la nourriture manquaient, ainsi que toute la sécurité requise et ma tante vécut la renonciation à son arbre avec beaucoup d’amertume. Mon oncle Franz, un homme admirable, avait rendu des services pendant près de cinquante ans en achetant des oranges et des citrons dans les pays tropicaux et subtropicaux pour les revendre avec une marge conséquente. Durant la guerre, il élargit aussi son commerce vers les fruits et les légumes de faible valeur. Mais à la fin de la guerre les fruits intéressants, comme les agrumes, réapparurent et ils furent l’objet d’intérêts très aiguisés de toutes les couches de commerçants. Mon oncle Franz réussit alors à s’intégrer avec autorité dans ce jeu et à apporter à la population les bienfaits des vitamines et ainsi acquérir une fortune considérable.

Il avait atteint l’âge de 70 ans ; il aspirait à la retraite et à transmettre l’affaire à son fils. C’est là que se produisit un événement, risible à l’époque, mais qui nous apparaît aujourd’hui comme cause de tout le développement malheureux.

Ma tante Milla se remit en tête de renouer avec la tradition du sapin de Noël. C’était insignifiant. Mais la dureté avec laquelle elle affirmait que tout « devrait exister comme avant » nous fit sourire. Il n’y avait pas de raison de prendre ce désir trop au sérieux. D’ailleurs la guerre avait détruit plus d’une chose, qui aurait exigé beaucoup de travail et de soucis pour la rétablir. Alors pourquoi - disions-nous entre nous – enlever cette petite joie à une dame charmante et âgée ?

Tout le monde sait combien il était difficile jadis de se procurer du beurre ou du lard. Mais même pour mon oncle Franz qui pouvait compter sur ses meilleures relations, il était impossible de trouver en 1945 des figures en masepain, du chocolat et des bougies. Tout ne redevint disponible qu’en 1946. Heureusement une garniture complète de nains et d’enclumes ainsi qu’un ange étaient restés sains et saufs.

Je me souviens très bien du jour où nous étions invités. C’était en janvier 1947, dehors il faisait très froid. Chez mon oncle il faisait chaud, il n’y avait aucun manque en produits alimentaires. Et lorsque les lampes furent éteintes, que les bougies furent allumées, que les nains se mirent à frapper et l’ange à chuchoter « Paix », je me sentis vivement revenu à une époque dont j’avais admis qu’elle était révolue.

Après tout, cette expérience, même inattendue, n’était pas si extraordinaire. Ce qui fut extraordinaire c’est ce que j’ai vécu trois mois plus tard. Ma mère – à mi-mars – m’avait envoyé chez mon oncle pour voir s’il n’y avait pas quelque chose à faire. Je me rendis dans

cette partie de la ville, l'air était doux, le jour tombait. Je longeais des tas de débris et des parcs revenus à l'état sauvage pour arriver devant la porte du jardin de mon oncle. Je suis resté bouleversé. Dans le silence du soir, il était évident qu'on chantait dans la pièce de séjour de mon oncle. Chanter fait partie des traditions allemandes, et beaucoup de chansons glorifient le printemps, mais là on pouvait entendre :

« holder Knabe im lockigen Haar ... » (ce doux garçon au cheveux bouclés ... /*extrait de « Stille Nacht, heilige Nacht »*).

Je dois avouer que j'étais confondu. Je m'approchais doucement et attendais la fin du cantique. Les rideaux étaient tirés ; je regardais par le trou de la serrure. A cet instant le tintement des cloches, assuré par les nains, vint à mon oreille et j'entendis le chuchotement de l'ange. Je n'eus pas le courage d'entrer et je revins à la maison. Mon témoignage suscita une hilarité générale dans ma famille. C'est seulement lorsque Franz nous informa, que nous apprîmes vraiment ce qui était arrivé.

Vers la Chandeleur, au moment où dans nos régions on s'apprête à dégarnir les sapins de Noël et à les jeter à la décharge, où des enfants désœuvrés les récupèrent pour les transformer en jouets de toute sorte, un événement terrible se produisit. Quand le soir de la Chandeleur, mon cousin Jean, après avoir allumé une dernière fois le sapin de Noël, s'apprêtait à enlever les pinces des nains, ma tante, si douce, se mit à gémir et à crier si fort et si soudainement que mon cousin fut si effrayé qu'il perdit la maîtrise du sapin qui penchait dangereusement : ça s'entrechoquait et ça tintait. Les nains et les cloches, les enclumes et l'ange de pointe tombèrent par terre et ma tante hurlait.

Elle criait ainsi pendant une semaine. Des neurologues furent appelés par télégraphe, des psychiatres accoururent en taxi – mais tous malgré leur expertise, repartirent dubitatifs, un peu épouvantés. Aucun n'avait réussi à trouver une fin à ce concert strident et énervant. Seuls les médicaments les plus forts apportaient un repos de quelques heures, même une dose de Luminal qu'on pouvait donner chaque jour à une femme d'une soixantaine d'années avait peu d'effet. C'est un vrai supplice de voir une femme à la maison qui crie de toutes ses forces : dès le deuxième jour la famille se trouva désemparée. Même les encouragements du prêtre, qui avait participé à la fête de la nuit de Noël, restèrent sans effet : ma tante continuait de crier.

Franz se rendit encore plus détestable, car il conseillait de pratiquer un exorcisme dans les règles de l'art. Le prêtre le gronda, la famille était choquée par ses considérations moyenâgeuses, la renommée de sa brutalité reprit le dessus pour quelques semaines sur sa renommée de boxeur talentueux.

Entre-temps, tout fut entrepris pour sortir ma tante de son état. Elle refusait de se nourrir, elle ne parlait plus, elle ne dormait plus ; on lui faisait des bains de pieds chauds, alternés avec des bains froids, les médecins cherchaient dans leurs lexiques le nom de cette maladie complexe, mais ne le trouvait pas.

Et ma tante continuait de crier. Elle criait aussi longtemps jusqu'à ce que mon oncle Franz – cet homme au grand cœur – en vienne à l'idée de dresser un nouveau sapin !

III

L'idée était magistrale, mais sa réalisation s'avéra très difficile. Nous étions à la mi-février et il était devenu impossible de trouver sur le marché un sapin de bonne taille. Les commerces s'étaient déjà orientés vers d'autres marchandises depuis un certain temps. Carnaval était proche : des masques et des pistolets, des chapeaux de cow-boys et des coiffes

de princesses Czardas garnissaient les devantures, là où on pouvait admirer des anges et des cheveux d'ange, des bougies et des crèches. De même, les confiseries avaient enlevé les friandises de Noël. De toute façon, il n'y avait pas de sapin sur les marchés à cette date.

On imaginait d'organiser une expédition des petits-fils, dans la pépinière municipale, qui munis d'un hache en reviendraient tout heureux avec un beau sapin. Mais on constata que quatre nains, six enclumes et que l'ange de la pointe étaient complètement détruits. Les figures en massepain et les biscuits avaient été victimes des petits-enfants. Cette génération qui monte ne vaut rien, et si une génération a valu quelque chose – mais j'en doute – je crois que c'est celle de nos pères.

Bien que l'argent ne manquait pas, ni les relations nécessaires, il fallu bien quatre jours pour que l'équipement fut complet. Pendant ce temps la tante continuait à crier sans interruption. Des télégrammes aux entreprises allemandes de jouet, en pleine reconstruction, furent envoyés dans la nature, des appels téléphoniques renouvelés, des colis express envoyés durant la nuit, et même un permis d'importation fut demandé moyennant un pot de vin.

Dans la chronique de la famille de mon oncle ces jours furent éprouvants au possible avec une consommation anormale de café et de cigarettes. Entre-temps ma tante dépérissait : son visage devenait dur et anguleux, sa douceur avait évolué vers une sévérité implacable, elle ne mangeait plus, ne buvait plus, mais continuait à crier ; elle était gardée en permanence par deux sœurs garde-malades et la dose de Luminal devait être augmentée chaque jour.

Franz nous racontait qu'une tension malade régnait dans toute la famille, quand enfin le 12 février l'équipement complet du sapin fut effectif. Les bougies furent allumées, les rideaux furent tirés et on sortit ma tante de sa chambre de malade ; des sanglots et des fous rires se firent entendre parmi les personnes présentes. L'expression du visage de ma tante se fit plus douce à la lumière des bougies et lorsque la température atteignit le niveau requis, les nains de verre se mirent à tambouriner comme des fous et l'ange chuchota « Paix », « Paix », un beau sourire illumina son visage. Et toute la famille se mit à chanter « O Tannenbaum ». Et pour parfaire la scène, on avait aussi invité le curé, qui avait déjà passé la nuit de Noël chez oncle Franz. Lui aussi souriait, était soulagé et chantait de même.

Ce qu'aucun test, ce qu'aucune expertise psychiatrique, ce qu'aucune analyse des traumatismes passés n'ont été en mesure de révéler, c'est le cœur sensible de mon oncle qui l'a trouvé. La thérapie du sapin mise en œuvre par cet homme très bon avait sauvé la situation.

Ma tante était à nouveau apaisée et presque – on l'espérait du moins – guérie, après le chant de quelques cantiques ; après l'absorption de quelques pâtisseries, nous étions fatigués : ma tante s'endormit sans dormitif. Les deux sœurs garde-malades furent congédiées, les médecins haussèrent les épaules, tout semblait en ordre. Ma tante mangeait à nouveau, buvait à nouveau, était de nouveau gentille et douce. Mais le lendemain soir, à la tombée de la nuit, mon oncle, assis à côté de sa femme sous le sapin, et lisant le journal, sentit que cette dernière lui touchait le bras et lui dit : « Appelons les enfants pour la fête, je crois que c'est l'heure. » Mon oncle nous confia plus tard qu'il fut effrayé, mais il se leva, appela les enfants et les petits-enfants à venir, envoya un messenger au curé. Le curé vint, un peu fatigué et étonné, et on alluma les bougies, les nains se mirent à tambouriner, l'ange à chuchoter, on chanta, on mangea des pâtisseries – et tout semblait aller pour le mieux.

A suivre ...

en attendant JOYEUX NOEL !

Traduit par Georges Glaentzlin - 17.12.2011

(*) Texte connu en français sous le titre « Mon beau sapin ». La première version connue des paroles date de 1550, elle a été reprise en 1824 par **Ernst ANSCHUTZ**, organiste à **Leipzig**.

Au cours du **Troisième Reich**, "O Tannenbaum" a été promu par les nazis dans le cadre de leur programme pour supplanter les références les plus chrétiennes de la période de Noël.

La tradition du sapin de Noël est issue de la fusion d'idées chrétiennes avec des traditions païennes plus anciennes. La coutume trouve ses origines en **Allemagne**. D'après la légende, **saint Boniface de Mayence** essaya d'introduire l'idée de la **Trinité** chez les tribus païennes en se servant de conifères et de leur apparence triangulaire. La tradition consistant à accrocher des décorations (représentant des fruits ou des offrandes) sur les arbres est très ancienne, mais celle d'y accrocher des bougies est attribuée à **Martin Luther**. Les premiers sapins de Noël, dit moderne, sont rapportés en 1510 à **Riga** et en 1521 c'est à **Sélestat** qu'est conservée la plus ancienne mention connue au monde à ce jour en rapport avec une tradition d'arbre de Noël. Il s'agit d'une inscription datée du 21 décembre 1521 faisant état d'une dépense de 4 schillings pour la rémunération des gardes chargés de surveiller les meyen de la forêt communale. Le livre de comptes qui la contient est issu des archives de la ville de **Schlettstadt (Sélestat)** et se trouve exposé à la Bibliothèque Humaniste, Beatus Rhenanus (1485-1547). On retrouve également des traces de l'existence de sapin de Noël dans la région de **Mulhouse** en **Alsace** et **Bâle** en **Suisse**. Auparavant, les **Mystères** de Noël, joués sur les parvis des églises pour raconter la naissance de **Jésus**, étaient fréquemment accompagnés d'un arbre décoré, symbole de la vie qui renaît et de l'effacement du péché originel par la **Nativité**.

Lors de l'Angélus **dominical** du dimanche 19 décembre 2004, le **pape Jean-Paul II** a donné l'explication suivante concernant le sapin de Noël :

« [...] on trouve souvent à côté de la crèche le traditionnel sapin de Noël, une tradition elle-aussi très ancienne, qui exalte la vie. En hiver, le sapin toujours vert devient la marque de la vie qui ne meurt pas. C'est habituellement au pied de l'arbre de Noël décoré que sont déposés les cadeaux. Ce symbole est tout aussi parlant en clef de lecture chrétienne car il rappelle l'Arbre de la Vie, image du Christ, don suprême de Dieu à l'humanité.

Le message du sapin de Noël est donc que la vie reste verte et qu'elle est un don, non matériel mais d'elle-même, dans l'amitié et l'affection, dans l'entraide fraternelle et le pardon, dans le partage et l'écoute de l'autre. » (Wikipedia)

(**) Traduction libre d'une nouvelle de **Heinrich BÖLL** (1917-1985), Prix Nobel de littérature en 1972, deux ans avant celui décerné à **Alexandre SOLJENITSYNE** (1918-2008) en 1974, année, où ce dernier sera accueilli en Allemagne par le premier avec la complicité de la CIA ! **Alexandre Soljénitsyne** s'installe alors à Zurich pour écrire « Lénine à Zurich », avant d'émigrer aux Etats-Unis. C'est une véritable reconstitution de la préparation par Lénine de la Révolution russe de 1917 à partir de la Suisse. Livre impressionnant par le style et la documentation, qui vient compléter les chapitres manquants de ses précédents ouvrages, dont « Août 14 ».

C'est donc avec beaucoup d'ironie qu'**Heinrich Böll** raconte cette histoire de sapin de Noël, publiée en 1952 – il y a donc 60 ans - à ses contemporains. Il leur rappelle quelques souvenirs peu glorieux de la guerre, sans trop insister, dans le contexte de l'Allemagne d'après-guerre qui renaît de ses cendres à la lumière des bougies ... de Noël.

BÖLL est né à **Cologne** dans une famille catholique, pacifiste et progressiste, d'un père maître ébéniste. Le jeune Böll est opposé au parti nazi et a la possibilité de ne pas s'engager dans les **Jeunesses hitlériennes** dans les **années 1930**.